

— J'ai une chose à vous demander. Si vous voulez marier votre fils avec ma fille, vous saurez comment cela se fait.

— Que dira-t-on de voir le fils du roi se marier avec votre fille ?

— Vous ferez comme il vous plaira, sire.

— Attendez encore un an et nous verrons, car si vous achetez encore une ferme, tous vos biens seront à moi.

Un an après, le roi dit au jardinier :

— Avant de marier nos enfants, dites-moi comment vous êtes devenu riche, car vous l'êtes autant que moi. Cependant vous ne m'avez pas volé et ce n'est pas avec douze sous par jour que vous avez amassé autant d'argent.

— Dans votre jardin, sire, il y a un arbre dans lequel, depuis que je suis à votre service, j'ai trouvé un œuf d'or chaque jour.

— Mais, dit le roi, si nous pouvions attraper l'oiseau !

— Je crois que nous aurons de la peine.

Le jardinier passa la nuit à veiller l'oiseau, le vit aller à l'arbre, couvrit l'arbre d'un filet et resta là jusqu'au jour.

Quand le roi vint dans le jardin, le jardinier voulut prendre l'oiseau, mais celui-ci se changea en korrigan (1) (ozegan) et dit au roi :

— Que voulez-vous faire de moi ? M'enlever la vie ? Mais je suis un korrigan et j'ai fait le bonheur de ce jardinier. Mariez vos enfants. Vous avez assez de biens et de richesses ; j'irai à la noce, mais je ne mangerai rien. Je vois encore près d'ici un homme pauvre et je voudrais lui donner ce que j'ai donné au jardinier. Je pars, mais dans votre jardin, sire, je ne viendrai plus ; je vais dans un autre et je donnerai autant de richesses à l'homme qui y travaillé.

CLVIII

LE GARÇON AU BATON DE FER

Une femme avait un fils qu'elle avait allaité pendant sept ans. Au bout des sept ans le fils alla se promener dans un bois de sapins et secoua un jeune arbre.

— Je ne suis pas assez fort, dit-il pour le déplanter.

Il retourna dire à sa mère :

— Allaites-moi encore pendant sept ans ; j'aurai quatorze ans et je pourrai tirer l'arbre de terre.

Au bout de ce temps il alla dans le bois et dès qu'il eut mis la main sur l'arbre, il le déplanta.

(1) Le mot « korrigan » a passé dans le français de Bretagne.

— Me voilà sauvé, dit-il ; je m'en vais maintenant faire le tour du monde.

La mère alla chez un forgeron avec l'arbre dont les branches avaient été coupées, pour faire mettre cent livres de fer dans le bout.

Quand elle fut de retour, il prit le bâton et ne le trouva pas assez lourd.

La mère retourna chez le forgeron.

— Qu'est votre fils, un hercule ? dit-il.

Le fils quitta sa mère. Au loin sur une route il rencontra un boulanger et lui dit :

— Que faites-vous là ?

— Rien.

— Venez avec moi.

— Où ?

— Faire le tour du monde.

Plus loin il vit un paysan qui avait un énorme chapeau plat sur la tête et qui soutenait une maison avec la tête.

— Que faites-vous là ? dit-il au paysan.

— Je soutiens une maison avec la tête.

— Venez avec nous.

— Mais si je m'en vais, la maison tombera.

— Faites-la tomber.

Ils partirent tous les trois, marchèrent, marchèrent et entendirent un petit oiseau siffler. Celui qui avait un bâton dit :

— Je me demande ce que signifie son sifflement.

L'oiseau répondit :

— Marchez vite ; vous arriverez dans un château où sont trois jeunes filles dans un trou sous terre. Vous pouvez les sauver, mais vous aurez de la peine, car à l'entrée du château il y a une vieille femme que vous verrez difficilement, car elle n'est pas plus grande qu'un sabot de bois, mais son fils est plus méchant.

Celui qui avait un bâton dit :

— Je sauverai les trois ; du premier coup je tuerai la bonne femme.

Quand ils arrivèrent, la vieille leur dit :

— Où allez-vous ?

— Chercher les trois jeunes filles qui sont ici.

— Vous ne les aurez pas, car mon fils vous tuera.

— Votre fils ! avant qu'il nous tue, vous serez tuée.

Il frappa la bonne femme à la tête avec son bâton pour la faire tomber. Le fils entendit sa mère jeter un cri.

— Vous avez tué ma mère, dit-il, mais maintenant vos vies sont à moi.

— Peut-être.

C'était un « ozegan » et sa mère commandait aux « ozegañned ». Il alla vers le garçon et dit :

— Jamais vous ne viendrez à bout de moi.

Le garçon au bâton de fer le regardait et pensait le tuer du premier coup.

Il envoya un coup de bâton à l'« ozegan » qui tomba évanoui.

Les compagnons allèrent là où étaient les jeunes filles. Le garçon au bâton de fer mit le bâton dans le trou, y attacha une corde pour savoir quelle était la profondeur, et dit :

— On peut descendre.

Ils descendirent par la corde. Les trois jeunes filles furent effrayées.

— Pourquoi êtes-vous venus ici ?

— Pour vous sauver.

— Vous ne le pourrez jamais.

— Si, car nous avons tué la vieille.

— Mais le fils est plus méchant.

Le paysan et le boulanger hissèrent les trois filles, s'emparèrent du bâton et de la corde et laissèrent le garçon seul dans le trou.

L'« ozegan » vint en marchant à quatre pieds.

— Vous êtes resté seul ici ? dit-il.

— Oui, j'ai du chagrin maintenant de vous avoir frappé avec mon bâton ; je vous demande pardon, « ozegan ».

— Voici une barre de fer avec laquelle vous pourrez percer le mur pour vous en aller.

Le garçon fut occupé à cela trois jours et trois nuits. L'« ozegan » lui dit :

— Les autres s'amusez avec les trois jeunes filles, mais voici une plume de paon et un miroir d'argent ; vous aurez ainsi ce que vous demanderez. Chance et bonheur à vous. J'ai encore deux heures à vivre. Quand je serai mort, il n'y aura plus de château, mais une plaine du sang de ma mère et du mien, et tous les autres « ozegañned » viendront dans cette plaine pour faire à la nuit leurs exercices à cheval. Elle sera assez grande pour eux. Allez maintenant rejoindre les autres.

Le garçon pensait :

— Quand je les aurai rejoints, ils me paieront la misère qu'ils m'ont faite.

En arrivant à une taverne, il entendit des garçons et des filles chanter, il entra et leur dit :

— Vous êtes à vous amuser et vous m'avez laissé souffrir. Où est mon bâton de fer ?

Ils s'étaient débarrassés du bâton, car ils n'avaient pu le porter. Deux des jeunes filles s'en allèrent et le garçon au bâton de fer épousa la troisième. Dans la nuit il dit à sa femme :

— Il faut qu'ils aillent pour dormir avec vous, mais le paysan d'abord : je me tiendrai caché !

Quand le paysan vint, le garçon dit, par sa plume :

— Je voudrais qu'il reste en chemise ce soir et cette nuit à fermer les contrevents, à les rouvrir et à les refermer.

Au jour elle lui dit :

— Où êtes-vous resté toute la nuit ?

— A fermer les contrevents et à les rouvrir.

— Habillez-vous vite, car mon mari va venir.

Le paysan alla à la taverne.

— Eh bien ! dit le boulanger, avez-vous eu du plaisir ?

— Oui, toute la nuit à fermer les contrevents et à les rouvrir.

— Ce soir j'irai, dit le boulanger.

Le garçon au bâton de fer dit à sa femme :

— Ce soir un autre viendra.

Le boulanger vint et se déshabilla.

— Par la permission de mon miroir d'argent, dit le garçon, je voudrais qu'il reste en chemise toute la nuit sous la neige.

Le lendemain matin, le boulanger alla dans la chambre et la femme lui dit :

— Où êtes-vous resté ?

— J'ai passé la nuit dans la neige ; je ne pouvais pas m'en tirer.

— Habillez-vous vite, car mon mari va venir et nous serons tués tous les deux.

Il alla à la taverne et le paysan lui dit :

— Eh bien ! comment avez-vous passé la nuit ?

— Je l'ai passée sous la neige. Partons et laissons-le avec sa femme ; je ne sais si elle est sorcière ou si le diable est avec elle.

Le garçon au bâton de fer conta à sa femme ce que lui avait dit l'« ozegan ».

— Maintenant, dit-il, nous serons heureux, personne ne viendra nous troubler. Nous ne quitterons jamais la maison, car l'« ozegan » m'a dit de ne pas la quitter. Je serai maître et vous serez maîtresse. Nous irons à la plaine pour chercher une chaîne que l'« ozegan » a laissée et nous l'attacherons aux fenêtres, car quelque jour il y aura encore quelque chose d'aussi mauvais. Le paysan et le boulanger trouveront les deux jeunes filles qui étaient parties et ils viendront tous les quatre nous chercher querelle, mais avec la chaîne de l'« ozegan » personne ne pourra ouvrir ni porte ni fenêtre.